



*Bien au loin,
contre un récif,
ne distingue parmi vent,
que vent,
bourrasques,
calcaire de la roche,
et l'un qui passe sur l'autre,
un horizon.*

*Les ongles lisses,
contre mon nez,
lui dans ma bouche,
ma réserve.*

*La bave ne bulle pas,
coule lente,
puis sèche,
tendrement.*

Ludovic Beillard

Ce qui nous fait face est une mythologie se lovant quelque part entre les figures clefs de l'imagerie contemporaine et l'archaïsme de nos peurs fondamentales. Le sommeil est toujours une mise en danger, une mort simulée tendant ses bras au repos salvateur et à l'avènement des spectres qui portent dans leurs ombres un fardeau de traumatismes. Le sommeil léger et le sommeil profond concernent tous deux la passivité du corps et la disponibilité de l'esprit aux plis d'images qui ne sont pas les siennes. Partout, tout le temps, les hommes et les femmes se réfugient dans la pesanteur insondable de l'obscurité à partir de laquelle ils pourront fantasmer le meilleur mais surtout le pire. Le cauchemar est exception, rare et recherché. On ne prédit que la catastrophe, et en même temps cette dernière nous surpasse toujours.

Dans un fragment célèbre, Aristote nous apprend que l'homme s'incline naturellement vers la représentation car cette dernière est source de plaisir, et qu'elle lui permet de regarder en biais monstres et cadavres lorsque leur vue de face est intolérable. Nous pensons qu'il s'agit plutôt de conserver encore au plus près de soi ce qu'il y a de plus horrible pour naïvement le dompter. L'horreur est dépendance, nous cauchemardons même sans sommeil, contemplons les flux de sang et de chair qui défilent sur nos rétines puis sous nos pupilles, nous désirons tous notre fin. Cette horreur est toujours non discursive, elle est toujours *punchline*, toujours autonome, pornographique, toujours liée à l'orifice que l'on crée ou que l'on désire remplir.

Il y a plusieurs siècles, on personnifiait le mal dans la figure de *Gorgô*, la femme dont les cheveux sont faits de serpents et dont le cri est celui d'un cheval pris de fureur. Elle est peur non d'un danger, mais peur primordiale, instinctive, qui nous saisit et nous déforme le visage même lorsqu'il n'y a rien à craindre. Elle est la peur hypnotique, celle qui vous fige comme un serpent fixe sa proie avant de fondre sur lui. Elle est admirable, désirable, car non connue, car résidant à la marge. La *Gorgô* est aussi un masque, celui que l'on revêt lorsque l'on va au champ de bataille, ou celui que l'on grave sur son bouclier. L'horreur et la peur sont alors autant le seul prédateur de l'homme que son plus intime allié. Elle est un trophée que l'on accroche autant qu'un vice que l'on enfante, elle est une image, elle est une mue, car fondamentalement humaine. Elle est l'image elle-même, et le pouvoir pétrifiant qu'elle exerce sur nous.

Jean-Baptiste Carobolante

Sommeil profond est la seconde partie d'une exposition se déroulant en deux actes et dont le premier événement, *Sommeil léger*, se déroule jusqu'au 22 janvier 2017 à Mon Chéri à Bruxelles.